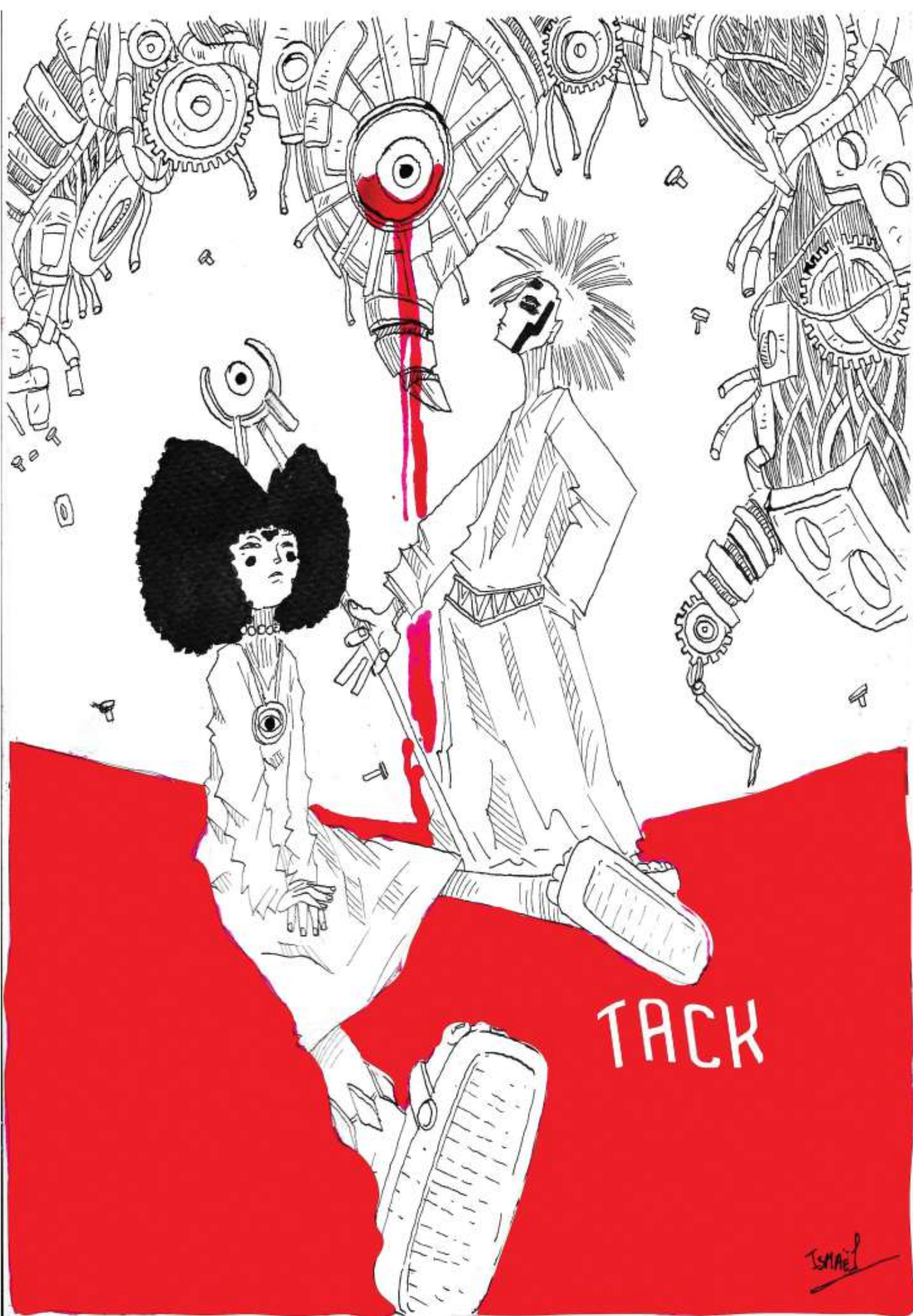






1. **COUVERTURE**
@sandalesnoires

2. **L'OURS**
Remerciements
et Sommaire

3. **LA TRAME**
Kingdome : Superman
est-il nécessaire ?

4. Article de Théo Toussaint
Illustration : @peydrawz

5. **ILLUSTRATION**
@sunny_mel

6. **AINSI PARLE LE BON GROS SENS**
Se moquer des dominants
un truc de gauche... ou pas ?

7. Article de Loan Laicard
Photographie : Léopold Teissier

8. **ILLUSTRATION**
Danni

9. **CHRONIQUES D'AMÉRIQUE**
Dans l'oeil du tigre
Article de Dani
Illustration de Coralie

10. **ARTICLE MUSIQUE**
Coupé Décalé : la
revanche
de la musique contre
la guerre
Article de Green
Illustration @peydrawz

TACK remercie l'Université
l'impression, toujours aussi précieuse.
ans. Ainsi que Maryvonne pour son aide à
pour leur soutien depuis maintenant deux
Bordeaux et le Crous Bordeaux Aquitaine
Aquitaine, la Mairie de Pessac, la Mairie de
Bordeaux Montaigne, la région Nouvelle
Pour ce numéro, merci à Peydrawz
pour ses nombreuses propositions visuelles
qu'on apprécie toujours autant retrouver dans
nos pages, Dani pour son article et son premier
poster, Sandales Noires pour la première
couverture de cette année 2022. On remercie
également Coralie pour son illustration et
Théo pour son article. Pour leurs premières
participations on vous invite à lire page 4 et 6 les
articlesdeGreenetLoan.Enfin,audosonretrouve
un collage de notre habituée Sunny Mel qu'on
remercie chaleureusement pour son assiduité

Cette dystopie, publiée en 1996, spéculé sur un futur hypothétique concernant l'avenir des grands héros de DC Comics. À travers ses thématiques, la saga chorale nous dépeint un cataclysme rouge vif.

«NOUS AVONS BESOIN D'ESPOIR»

Kingdom Come est une pierre angulaire du renouveau des super-héros, à la fin des années 90. Le récit imaginé par Mark Waid et illustré par l'artiste Alex Ross intervient 10 ans après la parution des comics *The Dark Knight Returns* de Frank Miller et *Watchmen* d'Alan Moore et Dave Gibbons. Les deux œuvres érodent la vision super-héroïque pour déconstruire le mythe du justicier sans faille, afin de proposer des interprétations réalistes, violentes et fatalistes. Face à ce nouvel engouement pour des thématiques plus adultes, les maisons d'édition historiques de la bande-dessinée américaine, Marvel et DC Comics, changent les classifications d'âge des publications pour orienter le lectorat. Ainsi, les scénarios se complexifient et l'écriture s'épaissit de nouvelles intrigues psychologiques, au point où certains auteurs souhaitent ré-adapter les origines des personnages iconiques sous un angle inédit. Le dessinateur Alex Ross et l'écrivain Kurt Busiek imaginent *Marvels* en 1994, une épopée uchronique qui ancre les super-héros dans une réalité historique fictive, où le photo-reporter Phil Sheldon part à la rencontre des grandes légendes de l'écurie Marvel. Les justiciers comme Spider-man, Captain America ou Hulk sont observés d'un point de vue extérieur à échelle humaine, sous le regard du journaliste. Les héros font écho aux grandes transformations de la société américaine. Quand la population a besoin d'être sauvée, elles aiment ces icônes comme des idoles. Quand la population s'ennuie, celles-ci tombent dans le culte des célébrités et du consumérisme. Lors de la création de *Marvels*, Alex Ross émet le souhait d'opérer cette même réécriture avec les personnages de DC Comics ; il s'associe au scénariste Mark Waid pour imaginer une fresque dantesque dépeignant le futur des héros de la Ligue de Justice. *Kingdom Come*, au même titre que *Marvels*, propose un suivi de l'histoire par un observateur externe en la personne de Norman McKay, un prêtre victime de visions cauchemardesques. Sa présence au récit confère une dimension humaine en tant que narrateur omniscient. Projeté par le super-héros fantomatique, Le Sceptre, dans le théâtre du déclin des héros. Celui-ci rapproche les dilemmes des justiciers à sa propre condition. Dans un avenir proche, la majorité des figures mythiques de DC Comics ont cessé leurs activités, remplacées par une nouvelle génération plus amoralisée, violente et militarisée. Si le récit évite de tomber dans l'écueil de la critique faite à la jeunesse, c'est pour proposer une parodie des anti-héros modernes. Ces mercenaires, surarmés jusqu'au grotesque, assassinent leurs adversaires sans se soucier des victimes collatérales. Cette figure détournée des justiciers meurtriers s'inspire directement du personnage du Comédien dans l'œuvre *Watchmen*. Suite à l'avènement de cette nouvelle lignée, les anciens héros se confrontent à différentes réactions : Superman, vieillissant, décide de s'exiler pour laisser son libre-arbitre à l'humanité, conscient d'être surclassé et rejeté par l'opinion publique. Batman s'enfonce dans sa psychose et exerce une surveillance et un contrôle massif sur la population de Gotham City pour prévenir tout crime ; 15 ans avant les révélations d'Edward Snowden, le Chevalier Noir expérimente déjà les dérives sécuritaires. Wonder Woman, quant à elle, souhaite rétablir la justice à travers le monde, quitte à employer les méthodes extrémistes de ses némésis pour y parvenir. Face aux violentes tensions qui surgissent lorsque la nouvelle génération pulvérise accidentellement le Midwest américain, Superman sort de sa retraite pour reformer la Ligue de Justice. Si le retour des héros de l'âge d'or ravive l'espoir de la population, l'homme d'acier va se confronter à l'opposition de Batman, qui estime ces notions idéalistes dépassées. Pour le Chevalier Noir, l'interférence du Kryptonien dans les affaires du monde ne fait qu'exacerber les problèmes. Alors que les grandes icônes se divisent, Lex Luthor, ennemi juré de Superman, fonde le «Front de libération de l'humanité», un mouvement secret visant à éliminer les protecteurs de la Terre une bonne fois pour toutes.

LE PÉRIL ROUGE

Les illustrations d'Alex Ross accompagnent l'intégralité du récit, dont les inspirations visuelles prennent racines dans les œuvres du peintre réaliste Edward Hopper. Les représentations minutieuses des héros vieillissants accentuent chaque trait marqué, chaque ride pour un rendu saisissant des visages. L'artiste peint à la gouache pour magnifier les textures et représenter fidèlement les armures chromées et le drapé des costumes. Au-delà de la technique irréprochable, c'est l'utilisation des couleurs qui permet de valoriser les compositions. Si la palette dominante est majoritairement froide, Alex Ross dispose d'un rouge vif pour marquer les détails. Le symbole du S de Superman détonne du reste des visuels, de même pour les éléments des tenues comme l'armure de Wonder Woman ou la tunique de Shazam. Les oppositions de couleurs viennent concrétiser les thématiques du comics : si la nouvelle génération arbore des tons sombres, la variété de nuances chaudes affublées aux anciennes légendes de l'univers DC renforce l'espoir. Le rouge est également omniprésent dans la représentation des visions de Norman McKay. Dès la première planche, le lecteur est confronté aux hallucinations apocalyptiques du prêtre, baignées dans un monochrome rouge, témoignant d'un futur affrontement dévastateur. Ces tableaux rouges reviennent régulièrement ponctuer le récit, annonciateurs du décompte avant le cataclysme redouté. Chaque élément représenté dans ces cases est l'allégorie des protagonistes-clés du climax de l'intrigue. Leurs positions dans la composition et leurs formes métaphoriques permettent de deviner quels seront les enjeux de l'ultime bataille. Le rouge de Kingdom Come sert aussi à référencer les passages bibliques de l'Apocalypse selon Saint-Jean associés aux représentations des visions. Le parallèle religieux est d'une importance capitale au sein de l'œuvre. Si les super-héros de DC Comics sont souvent comparés à des dieux, Mark Waid et Alex Ross prennent soin de confronter le statut divin des personnages aux relations qu'ils entretiennent avec leurs parts d'humanité. Ainsi, Superman ne se considère plus comme un homme, du fait de ses origines extra-terrestres, ni comme un dieu, pour s'être détourné des mortels, malgré la figure christique qu'il détient tout au long du récit. De nombreuses planches font directement référence aux peintures religieuses classiques de l'ère baroque, comme L'archange Saint Michel vainqueur de Satan de Raffaello Sanzio ou La Défaite de Sennacherib de Pierre Paul Rubens. Si les postures et les positions des justiciers reprennent les compositions des tableaux, c'est essentiellement l'usage du clair-obscur qui marque les cases pour rendre les héros spectaculaires. Cette technique magnifie leurs apparitions dans une aura quasi-angélique, et s'applique aux antagonistes pour rendre leurs menaces insidieuses dans l'ombre. Au-delà de la dimension divine, le récit prend également le temps de ramener les problématiques vers des réflexions humaines afin de porter des thématiques modernes, par le biais de ses personnages. Ainsi, les protagonistes prennent position pour l'écologie face à l'expansion humaine ou sur la peur du nucléaire, symptomatique des paranoïas de la guerre froide.

Kingdom Come est une œuvre complète, rendant un véritable hommage aux héros de DC Comics, tout en détenant un propos tout aussi actuel sur le futur de l'humanité, la préservation de la planète, et l'espoir pour l'avenir.





Se moquer des dominants : un truc de gauche... ou pas ?

Quelle est la différence entre un blanc et un yaourt ?

Le yaourt, si tu le laisses 5 ans, il développe sa propre culture !



LOAN LAICARD

Les blagues sur les blanc-hes ou sur les hétéros ne sont pas toujours appréciées, évidemment dans les milieux apolitiques et de droite, mais même au sein de la gauche, pourtant beaucoup plus sensibilisée aux questions de discrimination et d'intersectionnalité. Le rire comme moyen de renverser les stigmates est mis en cause : catégoriser, c'est mal. Dire « comportement de blanc », « attitude de cis », « phrase de boomer », « valeur de bourgeois », c'est mettre toutes ces personnes si différentes dans le même panier. Alors oui, c'est peut-être utile pour repérer des dynamiques et ainsi analyser - et pourquoi pas changer - le fonctionnement de la société, mais selon une partie de la gauche, c'est désagréable alors « cessons cet humour qui nous divise » !

Mais, problème : les dominé-es sont déjà dans des cases : pauvre, noir-e, lesbienne, musulman-e, trans, femme... - des cases créées par les dominants et qui jouent dans les trajectoires de vie de ces individus, plutôt négativement d'ailleurs. En réalité, on est toustes dans des cases, désigné-es et perçus-es de telle ou telle façon, et rien que pour nous parler, nous catégorisons tout le temps - on voit la violence à laquelle on se heurte quand on essaie de dé-genrer, de dé-catégoriser le genre, avec le pronom iel... Et si une partie de la gauche refuse la catégorisation des dominants, c'est peut-être... qu'elle appartient à la classe dominante. Cet humour qui renverse les rapports de domination et crée des stéréotypes sur les dominants les pousse en effet à se voir autrement, alors qu'ils ont pour habitude de se penser comme le neutre, la norme, l'universel - c'est un des privilèges de la relation de domination. Le fait de se considérer en tant qu'individu à part entière qui ne peut être étiqueté et de ne pas se sentir enfermé dans des cases qui portent préjudice, empêche de prendre conscience des catégorisations. Rappeler à ces personnes qu'elles appartiennent à des groupes sociaux déterminés comme les autres et leur rappeler les stigmatisations des opprimé-es dont elles disent pourtant se préoccuper - car se réclamant de gauche - est alors perçu comme une offense.

Pourtant, ce renversement des normes par l'humour devrait être d'autant plus facile à accepter qu'il n'est présent que dans les milieux jeunes et de gauche, tandis que dans le reste de la société - auprès de la famille, de l'école, du monde de l'emploi, du voisinage... - loin d'être stigmatisés, les hommes blancs cis hétéro bourgeois continuent de jouir de

privilèges immenses, rien qu'en termes de reconnaissance, de salaire ou encore d'espérance de vie. D'autre part, cet humour nouveau, au-delà d'être un instrument politique, peut aussi agir comme un moyen de donner un semblant d'égalité à des relations amicales - il peut en effet être difficile d'établir des relations horizontales entre quelqu'un qui accumule des privilèges et quelqu'un qui n'en a pas. L'humour peut alors être pensé comme un exutoire qui a pour fonction de rééquilibrer la charge des oppressions - de manière symbolique et momentanée bien sûr - et de donner à ceux qui n'en ont pas, leur quota de stéréotypes. Égalité te dis-je ! Puisque cette partie de la gauche offusquée est très peu active dans la lutte contre les stigmatisations, donnons-lui un moyen - bien sommaire, je l'admets - de s'y intéresser plus rapidement...

Mais surtout désigner les privilégiés est nécessaire - et cela même au sein de la gauche ! Car ce qu'on ne compte pas finit par ne plus compter... Alors comptons les différences de traitement et de privilèges, regardons précisément les inégalités pour pouvoir les abolir, arrêtons de considérer 80% de la population comme appartenant à la classe moyenne et démasquons les gauchistes de salon.

La « gauche caviar » - ou « de salon » - est un néologisme politique des années 1980 employé à l'origine contre le gouvernement de François Mitterrand et contre un segment - ou la totalité - du Parti Socialiste. Ce courant de gauche est souvent accusé d'une certaine hypocrisie et remplace le classique « social-traître » qui désignait les sociaux-démocrates qui trahissaient les intérêts de la classe ouvrière en s'alliant avec la bourgeoisie. Cette élite progressiste d'aujourd'hui qui prétend soutenir les classes dominées, est elle-même membre des classes dominantes et, à cause de sa déconnexion des besoins réels de la population, sert surtout à donner des leçons de morale sans mettre en pratique la lutte. Pour le journaliste Laurent Joffrin, c'est « une fausse gauche qui dit ce qu'il faut faire et ne fait pas ce qu'elle dit, une tribu tartuffe et désinvolte, qui aime le peuple et qui se garde bien de partager son sort ».

¹Pour se situer un peu mieux sur l'échelle économique, je te renvoie aux outils Salaire : êtes-vous riche ou pauvre ? et Patrimoine : êtes-vous fortuné ? sur le site de l'Observatoire des Inégalités.

²Histoire de la gauche caviar, Laurent Joffrin (2006) - qui de mieux que lui pour en parler...

La gauche de salon est composée de personnes éloignées des milieux populaires, qui détiennent un fort capital économique - appartenant parfois à la classe marxiste des exploitants en ayant recours à des employés - mais aussi un fort capital culturel, social et symbolique. Accumulant alors des privilèges - de genre, de classe, de race - cette bourgeoisie qui se réclame de gauche se positionne pourtant à l'encontre de ses propres intérêts, soit par ignorance de sa véritable position dominante, soit par ignorance des véritables enjeux des luttes, soit par hypocrisie - les valeurs d'égalité sont si jolies en théorie...

Mais il faut le rappeler, les luttes de gauche desservent les groupes dominants ! Les hommes n'ont rien à gagner du féminisme, les blancs n'ont rien à gagner de l'anti-racisme, les bourgeois n'ont rien à gagner de la lutte des classes. Les dominants n'ont rien à gagner de l'abolition des inégalités qui consiste en une destruction de leurs privilèges. En réalité, sans ces discriminations systémiques, pour les entretiens d'embauche, pour une recherche d'appartement ou encore pour accéder aux grandes écoles, il serait plus

difficile pour elleux de réussir puisque avec plus d'individus pris en compte, la concurrence serait tout simplement plus forte.

Toutefois, si l'idéal d'égalité pour toutes reste attirant pour cette partie de la gauche aux intérêts logiquement opposés - et j'ose espérer que c'est le cas pour une petite partie - comment devenir de véritables alliés des luttes ? Écouter et soutenir, relayer les discours, donner du temps et de l'argent pour les associations, organisations, manifestations, pour tous les moyens de renverser l'ordre établi qui sont mobilisés par les plus opprimés d'entre nous. Les personnes privilégiées faiblement impliquées ou passives prennent déjà parti : celui de conserver leurs privilèges. S'ils adhèrent en toute conscience aux objectifs de la gauche, qu'ils redoublent d'efforts pour faire changer les choses car les moyens économiques, sociaux et institutionnels de le faire sont de leur côté. Alors au lieu d'acquiescer tendrement devant l'idéal d'un monde égalitaire, qu'ils aident à remporter les luttes ! Et que la gauche de salon, batte le pavé...





CHRONIQUES D'AMÉRIQUE

Dans l'œil du tigre // illustration par Coralie

L'on se souvient aisément du moment où, au beau milieu du combat final contre Apollo Creed, Rocky demande à son assistant de lui couper la paupière pour en faire jaillir le sang, et recouvrer la vue le temps d'achever sa mission. Difficile d'oublier cette scène, car c'est elle, aussi, qui marque un tournant lors de cette scène de lutte. Ils y voient rouge, ces boxeurs perchés sur le ring. Mais en exposant au monde leurs altercations physiques, motivées par une rage de vivre et de vaincre presque animale par instants, ne nous offrent-ils pas avant tout, à nous autres, spectateurs, une leçon de persévérance dans cette lutte quotidienne que constitue la vie ?

Rocky, c'est avant tout l'histoire d'une réalisation de soi, d'une émancipation. D'émancipations plurielles, pour ainsi dire. Nombreuses sont les épopées américaines qui relatent l'histoire de « pauvres garçons », de « cloches », de « losers » comme ils s'appellent eux-mêmes. Rares cependant sont celles qui, à l'instar de ce chef-d'œuvre sous-estimé de 1976, font montre d'une sincérité aussi poignante. Écrit dans son intégralité par nul autre que Stallone en personne alors qu'il allait de petit rôle en série télé, Rocky retrace le parcours d'un perdant solitaire, sans amour ni respect, à qui l'on va même jusqu'à confisquer son casier au club de boxe du quartier. Le décor se dresse pareil à une cellule, prête à engloutir à tout instant ce personnage dont le quotidien est si proche de celui de milliers d'Américains des années 70 : un appartement « qui pue » – selon ses propres dires –, deux tortues cohabitant dans un bocal à poissons, un poisson tournant à peine en rond dans un bocal à confiture, et un job d'appoint dans les rues des quartiers que Rocky arpente de long en large, tantôt pour faire payer les emprunteurs, tantôt comme un spectre de sa propre existence, errant en quête de missions à accomplir. Incapable au départ d'empêcher la petite Marie de fréquenter les mauvais garçons, de faire sortir Butkus le chien de sa cage ou de casser le pouce d'un emprunteur en réponse aux ordres de son patron, Rocky ressemble trait pour trait à un zéro. En ce point, l'interprétation de Stallone est tout à fait saisissante ; en témoigne son regard d'une force indescriptible face à cette photo de lui-même, petit garçon, comme s'il se demandait en même temps que le spectateur comment il en est arrivé là. Dans la peau de ce personnage créé sur-mesure par sa propre imagination et par ses recherches assidues sur le champion Rocky Marciano, il tourne en boucle, ressassant toujours les mêmes histoires, les mêmes petits exploits. De l'autre côté de la vitre d'une animalerie

de quartier, Adrian, 30 ans, les yeux cachés derrière ses lunettes et les cheveux dissimulés sous son bonnet de laine, ne mène guère, à l'exception peut-être de son emploi fixe, une existence plus reluisante. Asservie par son frère Paulie, soumise tant à sa condition de sœur célibataire qu'à celle d'employée de magasin, fagotée dans des vêtements de peu de goût, elle n'a jamais son mot à dire et ne semble jamais faire le premier pas en avant.

Si l'émancipation de Rocky commence dans la persévérance et finit dans le sang, mais aussi dans l'accomplissement de toute une vie, celle d'Adrian, plus discrète au premier abord, commence dans la passivité et s'achève par une scène particulièrement belle et poignante, lorsqu'elle se fraie un chemin parmi la foule avant de se hisser sur le ring au mépris du règlement, réussissant là où son propre frère, pourtant homme, échoue – un échec salutaire pour Adrian, tant sur le plan pratique qu'en termes de profondeur psychologique pour le film. C'est aussi sur le ring, en définitive, que s'affirme ce personnage fort et attachant par bien des aspects. L'interdépendance qui se crée au fil du scénario entre Rocky et Adrian semble ainsi déterminante à leur réussite commune, à cette émancipation devenue légendaire dans l'histoire du cinéma américain.

Tour à tour histoire de boxe, d'amour, de persévérance et de vie, tout simplement, Rocky est un classique à découvrir et à redécouvrir à l'infini, en particulier à une époque où la colère et la rage – envers les autres, envers soi-même – prennent souvent le pas sur les petites victoires que l'on accomplit, et où la détermination de chacun est fréquemment mise à mal par les contextes politiques et sociaux d'une période particulièrement troublée. Rocky, de petit boxeur de rue à champion international dans les volets suivants, nous rappelle que l'on peut douter et ne pas sortir victorieux de chaque combat, mais que l'essentiel, en définitive, c'est bien de « tenir la distance ».

[L'astuce de la rédac' ? Regardez le film en version originale (sous-titrée, si nécessaire). On vous garantit que ça vaut le détour.]

COUPÉ DÉCALÉ : la revanche de la musique contre la guerre

En discothèque, il arrive souvent d'entendre une sorte de musique dance, très rythmée par les sons.

Cependant, peu s'attendent à ce que ces chansons soient le résultat d'une volonté d'expression née dans les années 2000 en France et devenue le symbole de la dénonciation de la guerre civile en Côte d'Ivoire.

Ce mode d'expression musicale a été initié par des jeunes Ivoiriens vivant en France, puis officiellement créé par Douk Saga, populaire dans les années 2000 et 2010 en Côte d'Ivoire.

Le Coupé-Décalé est caractérisé par des rythmes inspirés des percussions ivoiriennes et congolaises, des mots joyeux et un style vestimentaire fondé sur les marques.

Ce mouvement musical exprime la nécessité d'échapper à la quotidienneté en dansant et en faisant la fête. En effet, le terme "coupé" signifie gagner de l'argent et le terme "décalé" renvoie au travail et donc à la vie quotidienne, caractérisée par le boulot et l'accomplissement des tâches, que l'on fuit en profitant de la vie.

Historiquement, son arrivée en Côte d'Ivoire correspond à peu près au début de la guerre civile ivoirienne en 2002 et son message est clairement apolitique.

En partant de Paris, il s'est répandu successivement d'un bar à l'autre jusqu'à la Côte d'Ivoire, à travers la production de certains artistes fondateurs du mouvement, premier d'entre eux, La Jet Set.

À l'intérieur du groupe, on retrouve des figures comme celle de Douk Saga, qui avec son morceau dénommé Sagacité, a essayé d'apporter un peu de joie malgré la situation de conflit très stressante et le couvre-feu qui avait été mis en place à l'époque des faits en 2003. Les gens essayaient d'oublier la peur et l'angoisse en allant danser du Coupé-décalé en boîte ou dans les maquis.

Entre 2005 et 2006, ce mouvement évolue et intéresse non seulement le monde du rap, mais aussi celui du rock'n'roll et du zouk.

Il connaît ensuite une internationalisation, en se mélangeant parfois avec le trap pour créer un nouveau sous-genre, celui de l'Afro Trap.

Avec le Zouglou et le Zoblazo, le Coupé-Décalé est aujourd'hui la musique par laquelle on identifie la Côte d'Ivoire et fait partie de l'identité musicale et culturelle du pays.

Le Coupé-décalé a évolué, il a pris plusieurs virages et a aussi contribué à démocratiser la pratique du chant en Côte d'Ivoire.

En effet, avant pour chanter, il fallait sortir d'une école ou faire partie d'un orchestre, mais le Coupé-Décalé a fait tomber cette barrière.

Aujourd'hui, le Coupé-Décalé en France est souvent associé aux banlieues. Ce type de musique, qui cherche à détourner l'attention des conflits et de la mort pour la porter sur le bal comme célébration de la vie, est utilisé aujourd'hui par de nombreux jeunes de quartier. Ils choisissent de s'exprimer en utilisant ce genre car il se rattache à leurs origines et à leur situation, mais en proposant une alternative au rap pour en parler.

